

1

Mercredi 8 juillet 2015

7 h 40

Certains diront que je suis quelqu'un de zélé. Et moi de leur répondre que je me considère plutôt comme un homme prévoyant. D'ordinaire, je ne prends mes fonctions qu'à partir de huit heures. Lorsque j'arrive, je croise généralement le plus beau sourire de l'entreprise. Celui de Catherine Frachon, Catoche pour les intimes, Cartouche pour les plus vicieux. Catherine est notre hôtesse d'accueil. Caché derrière une banque désolante de sobriété, son visage radieux a pour habitude d'accueillir clients et employés dès les premiers rayons du soleil. Dire qu'entrer en contact avec elle vous déleste de la misère que vous traînez derrière vous serait un euphémisme. Ce sourire et cette bienveillance vous ouvrent sur les plus belles promesses de la vie. Même si la suite de la journée promet parfois de vigoureuses rencontres avec la hiérarchie, Catherine sait immédiatement, juste par l'éclat d'un sourire prévenant, distinguer les priorités personnelles des prérogatives professionnelles qui ne méritent nullement votre ulcère.

Mais ce matin, je ne trouve qu'un siège vide derrière une banque triste et aseptisée. Catherine commence la journée à 8 heures précises.

Alors que je franchis les portes du bureau à sept heures quarante, la première personne que je croise est malheureusement la dernière que je souhaiterais rencontrer. Du haut de son mètre soixante-deux, caché derrière ses énormes moustaches grises, Ulrich Tomina me toise de ses petits yeux pervers. Crâne chauve autour duquel se dandine une couronne de cheveux ternes, double menton à faire pâlir de jalousie le champion du monde des sumos, et costume aussi gris que son teint blafard, Ulrich ne voit pas d'un bon œil que je me précipite au bureau de si bonne heure, surtout un jour comme aujourd'hui. Ulrich est le genre de bonhomme à dispenser sa haute moralité à qui veut bien l'entendre, c'est-à-dire personne. Ulrich est heureux quand notre directeur général vient le saluer le premier à 7 heures tapantes. Bien sûr, Ulrich crie sur tous les toits qu'il est le premier à arriver et souvent le dernier à partir. Mais il oublie également de préciser qu'il est le seul à s'accorder des pauses méridiennes de deux heures trente. Jamais je n'ai connu un lèche-cul aussi assidu. Sûr que l'arrière-train du directeur doit briller comme un miroir de bordel.

Ulrich sait ce qui m'attend ce matin. Je l'entends penser et m'incriminer. Je distingue le bruit de compression de sa main sur son gobelet en plastique. Il se contente de secouer la tête, comme s'il avait en face de lui un mauvais élève en pleine récidive. Heureusement pour lui, je n'ai pas le temps de m'appesantir sur ses états d'âme. Dès mon départ, il ira sans doute parler de mon passage éclair dans les bureaux de l'agence, critiquer ma présence un jour comme celui-ci, ou encore essayer une nouvelle fois d'entrer dans mon bureau pour fouiner dans mes affaires dès que j'aurai tourné le dos, histoire de voir si je ne suis pas venu faucher une gomme ou un stylo dans le placard à fournitures.

J'exagère certainement, me direz-vous. Et vous auriez raison. J'étoffe un peu ma vision des choses, mais Ulrich n'en reste pas moins un sacré connard qui n'attend qu'une seule chose : récupérer mon portefeuille de clients.

Quoi qu'il en soit, je dépose dans la corbeille du directeur mon autorisation d'absence et quatre dossiers soldés.

Je jette un œil sur ma montre. 7 h 45. J'ai encore le temps d'ouvrir mon ordinateur, de me connecter à ma messagerie et d'envoyer via dématérialisation une série de documents qu'attend l'un de mes plus gros clients.

J'allume l'unité centrale et peste deux bonnes minutes avant que le bureau ne s'affiche sur mon écran. Je réunis mon dossier, zippe son contenu, et appose ma signature électronique avant d'envoyer le tout à ce cher M. Boyer. J'éteins le tout dans la précipitation et lève les yeux sur ma pendule murale à l'effigie d'Uma Thurman et John Travolta, en train de se déhancher sur la chanson You never can tell de Chuck Berry. 7 h 53. Cette fois, si je ne me décide pas à foutre le camp au plus vite, je vais me mettre en retard.

En parcourant le couloir, je croise de nouveau Ulrich Tomina, qui vient certainement d'aller chercher son cinquième café de la matinée si je me fie à la quantité quasi débordante de son gobelet. Les petites gobilles de mon homologue sudoripare me suivent jusqu'à l'angle du couloir.

Une autre silhouette familière apparaît à quelques mètres devant moi. Roland Dupuy, le commercial préféré de notre directeur. Roland est en charge de toute la partie nord-est d'Aquitaine. Un brave type. Discret et bosseur. Cependant, certains ont une mauvaise opinion de Roland. Ils le trouvent faux, hypocrite et le traitent régulièrement de lèche-bottes lors des pauses-café interminables chères à nos langues de vipères désœuvrées et inexpérimentées. À mon avis, Roland sait pourquoi il est là. Il ne cherche pas forcément à lier des amitiés nouvelles, ni à vouloir plaire absolument. Il justifie simplement son salaire et il y arrive plutôt bien. Je ne le crains pas. Si on prend la peine de discuter cinq minutes avec lui, on s'aperçoit rapidement que c'est quelqu'un de

simple et d'honnête. Mais ce n'est pas en une poignée de minutes que je vais réformer la complaisance humaine à saborder tout ce qui subsiste en équilibre.

Arrivé à l'entrée, j'interroge de nouveau ma montre.
7 h 55.

Si j'avais reluqué le cadran une seconde plus tard, nous allions assister à un drame *vaudevillien* qu'on ne voit qu'au théâtre. Alors que je serre mon dernier virage, je tombe nez à nez sur Catherine. Elle a sur les bras une pile de dossiers lourds au sommet de laquelle trône une tasse fumante.

— Oh ! Anthony, s'excuse-t-elle.

— Pardon, Catherine. J'ai failli vous ébouillanter.

— Que faites-vous ici ? Vous devriez être...

— Je sais, l'interromps-je en dressant une main entre nous. Mais je devais absolument envoyer des documents à Boyer. Je ne sais pas combien de jours de congé je vais prendre, et le dossier était urgent.

J'ignore si les événements qui me concernent l'accablent autant qu'ils peuvent noircir mon humeur du matin, mais Catherine semble désemparée. Elle n'est pas comme d'habitude. Son sourire a disparu. Ne reste qu'une bouche tremblante et deux yeux ternes dont le bleu s'est effacé à l'avantage d'un gris argent.

— D'accord, répond-elle.

Je la gratifie de mon meilleur sourire de circonstance, avant de la contourner pour filer à la hâte.

Elle se retourne.

— Anthony, attendez !

Je m'arrête, légèrement irrité.

— Qu'y a-t-il ?

— Je dois vous donner quelque chose.

— Ça ne peut pas attendre ?

— Je suis en vacances à partir de lundi prochain, répond-elle en se dirigeant vers la banque d'accueil. Si je ne vous vois pas de la semaine, je risque d'oublier.

— Vous pouviez le poser sur mon bureau.

— Vous pensez à Ulrich ?

— Ah oui ! je l'avais presque oublié, celui-là.

Vous constaterez que la réputation de M. Tomina ne s'arrête pas à mon seul jugement.

Catherine dépose la pile sur sa banque et se met à fouiller dans l'un des tiroirs. Les cinq secondes qu'elle met à sortir l'objet en question me paraissent être une éternité.

— Tenez, me dit-elle en me tendant une enveloppe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas, quelqu'un est venu la déposer à votre intention hier soir après votre départ.

Alors que je m'appête à l'ouvrir, mes yeux se focalisent encore sur la grosse pendule accrochée au-dessus de l'accueil. Celle-là ne représente ni une scène de film, ni un groupe de chanteurs et encore moins le calendrier de l'équipe de France de rugby. Elle est de couleur gris anthracite et arbore le logo épuré de la société. 7h58. Je glisse l'enveloppe dans la poche intérieure de ma veste.

— On verra ça plus tard, dis-je. Ce n'est pas vraiment le jour pour ça.

— Vous avez raison, Anthony. Je ne sais pas quoi vous dire pour... vous savez...

Le visage affublé d'une sincère désolation, Catherine semble s'enliser dans un borbier de convenances. Je pose sobrement ma main sur son bras.

— Il n'y a rien à dire, Catherine. Mais merci d'y avoir pensé.

Je l'embrasse sur la joue et fais demi-tour. Les portes coulissantes m'ouvrent le passage et, enfin, je me retrouve à l'extérieur.

— Mais t'es encore là ?

Je tourne la tête dans les deux sens pour localiser l'intervention qui m'est destinée, bien qu'à l'intonation de la voix j'aie déjà ma petite idée. Pavel Kooper remonte la rue au pas de course, engoncé dans son costume noir et ses chaussures neuves. Il tient dans la main droite son éternel Zippo. Il ne le quitte jamais. Pavel a arrêté de fumer il y a quatre ans, mais il n'a jamais pu se séparer de son briquet.

Peut-être par sentimentalisme ou peut-être aussi à cause de la gravure personnalisée qui orne l'une des faces : un cowboy sur un cheval cabré, en train de jouer du lasso. Sous les sabots du cheval et si on regarde attentivement, on peut lire le prénom de Pavel et sa date de naissance.

— Bonjour, Pavel.

— Salut, Tony. Il faut qu'on se magne, c'est pas le jour à se faire remarquer.

— Où as-tu garé ma voiture ?

— Cinquante mètres plus bas.

— On y va.

Mercredi 8 juillet
10 h 25

Stéphanie est la première à venir me saluer. Drapée dans un tailleur noir et le visage serti d'une voilette opaque, elle avance jusqu'à moi et me saisit la main. Ses doigts caressent mes paumes, puis ses bras s'accrochent à mon cou. Sa joue humide s'écrase contre la mienne. Je me laisse bercer par les saccades de ses sanglots. Ils semblent sincères.

Stéphanie et moi n'avons jamais vraiment été bons amis, mais elle reste la sœur de ma femme. Donc, par définition, ma belle-sœur. Je mets de côté nos querelles enfantines comme elle a eu la sagesse de le faire, et lui rends son étreinte, une boule de chagrin au fond de ma gorge.

— Je ne sais pas quoi te dire, Anthony.

— De toute façon, je ne saurais pas quoi répondre, dis-je sobrement.

Puis elle se dirige vers Joe-Anna, mon épouse. Les deux sœurs s'empoignent, emportées par une peine commune.

Le cimetière regorge de monde. Un parterre de parfaits inconnus fait la queue pour bénir une dernière fois le cercueil de mon frère, déjà déposé dans la fosse et dont le couvercle se tapisse progressivement de pétales de toutes les couleurs. J'imagine que tous ces visages sans nom sont

des connaissances professionnelles, des amis ou encore des anciens partenaires financiers de César.

Mon frère était P-DG d'une société de recyclage dans la Marne. Une structure qu'il a fondée en 1995 et qui compte désormais plus de quarante salariés. César avait un savoir-être extraordinaire. Il était philosophe, calme, réfléchi et extrêmement bon gestionnaire. Il n'a jamais compté les heures, et le temps qu'il accordait à son personnel en dehors de sa fonction de patron était un gage d'humanité qu'il était impossible de dissocier de sa personnalité. Et tous ces gens-là sont présents, aujourd'hui, venus rendre un dernier hommage à l'exception incarnée.

Mon frère était tout simplement extraordinaire et fédérateur. Certains vous diront qu'il était doté d'une personnalité neutre et d'un charisme transparent. Ceux qui rapportent cela ne le connaissent pas. César était plutôt du genre discret et considérait ses employés non pas comme des hommes à sa solde, mais comme des collaborateurs à part entière. Il s'est d'ailleurs toujours montré altruiste envers n'importe qui. Et ceux qui ont pris le temps de le connaître ne me contrediront pas.

Clarice, sa femme, est restée assise tout au long de la cérémonie, les yeux masqués par une paire de lunettes de soleil démesurée. Leurs deux enfants, Stan et Simon, sont accrochés à leur mère comme pour la maintenir les deux pieds sur terre et ne pas la laisser s'envoler à son tour. Stan vient d'avoir dix-sept ans et Simon, quinze. Clarice et César ont eu leur premier fils à l'âge de vingt-sept ans. Vous me croirez ou non, mais mon frère et sa femme sont de la même année, du même mois, et du même jour. Ce qui est assez pratique pour se souvenir de leurs anniversaires.

Joe-Anna crochète mes doigts et je sens ses ongles pénétrer ma chair. Joe-Anna et mon frère s'adoraient. Je pèse tout le poids du chagrin de ma femme, immobile devant ce cercueil terne aux reflets roux.

Il ne pleut pas mais le ciel est aussi en deuil.